Maria Mies (1931-2023)

# Le village et le monde, ma vie, notre époque

Maria Mies,
***The Village and The World**.*
*My Life, Our Times*,
Spinifex Press, Australie, 2010.
https://www.spinifexpress.com.au/shop/p/9781876756826

Autobiographie de Maria Mies
publiée en édition anglaise.

*Compte-rendu de lecture*
*par Annie Gouilleux*

Janvier 2024

Ouvrages en français :

Maria Mies
**Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale**.
*Les Femmes dans la division internationale du travail*
(1986),
traduit de l'anglais par Julien Guazzini,
Avant-propos de Silvia Federici,
Entremondes, 2024.

Maria Mies et Vandana Shiva,
**Ecoféminisme** (1993),
traduit de l'anglais par Edith Roudinesco,
L'Harmattan, 1999.

Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen,
**La Subsistance**.
*Une perspective écoféministe* (1997),
traduit de l'anglais par Annie Gouilleux et Chloé Pierre,
La Lenteur, 2022.

# Sommaire

## Le village et le monde,
## ma vie, notre époque

Préface
1. Chez moi.
2. Mon village.
3. Le monde ouvre ses portes, coïncidences heureuses.
4. Départ pour l'Inde.
5. Retour chez moi, je reprends mes études et j'enseigne.
6. Le mouvement des femmes.
7. Les femmes et le travail.
8. Je repars en Inde.
9. La subsistance, une perspective d'avenir.
10. Les femmes et le développement.
11. Autres mouvements et campagnes.
12. Du mouvement des femmes pour la paix à l'écoféminisme.
13. La lutte internationale contre la globalisation.
14. Depuis la marge: à contre-courant.
15. À la recherché d'une nouvelle vision.
16. Mon corps me dit d'arrêter.

Epilogue : La bonne vie.
Appel de Leipzig pour la sécurité alimentaire des femmes
Bibliographie et Index

(225 x 150 mm, 340 pages)

(Version originale allemande,
***Das Dorf und die Welt***,
publiée par les éditions
PapyRossa, Cologne, 2008)
https://shop.papyrossa.de/Mies-Maria-Das-Dorf-und-die-Welt

# Recension

*Par Annie Gouilleux*

Je préfère le dire d'emblée, depuis que j'ai lu son livre – *La subsistance, une perspective écoféministe* – et participé à sa traduction, Maria Mies a rejoint mon panthéon personnel des auteurs qui ont changé ma vision du monde.

À la fin de sa vie, Maria Mies a éprouvé le besoin de retracer son parcours à la recherche de « la bonne vie » dans l'autobiographie dont je veux rendre compte ici, à partir de la version anglaise traduite et publiée par les féministes de Spinifex Press (Australie).

Mais qu'est-ce que la « bonne vie » ? C'est peut-être dans l'Épilogue de son autobiographie que Maria Mies en donne la définition la plus claire et la plus complète :

> « Il y a longtemps, mes amies et moi avions déjà formulé une nouvelle vision de ce que pourrait être la bonne vie et nous l'avions appelée la perspective de subsistance […] Pour moi, la subsistance signifie la bonne vie pour toutes les créatures de ce monde et de bonnes relations avec tout, c'est-à-dire avec la nature dans sa plénitude. Elle n'est pas notre ennemie, elle est notre mère […] Les hommes ne sont pas les maîtres de la nature. La bonne vie signifie que nous admirons sa beauté, son incroyable diversité, son aspect sauvage, sa puissance, sa générosité, sa créativité et sa capacité à générer et à recréer la vie. Nous aussi sommes capables de créer la vie et de la faire croître. Nous transmettons la vie à nos enfants. Pour moi et pour la plupart des enfants, la nature est une source permanente de joie. Toute bonne vie commence par faire l'expérience de cette joie, de la joie d'être en vie.
>
> Une telle vision du monde exige un nouveau concept de l'économie, de la société, de la culture, de la politique et de la philosophie […] Subsistance signifie auto approvisionnement, mutualité, mise en commun –personne n'est une île – partage de la responsabilité pour la communauté et la planète.
>
> Pour créer un nouveau concept de la bonne vie, il est à mes yeux absolument indispensable de mettre fin à l'aliénation du travail […] Ainsi, pour moi, la bonne vie doit commencer ici sur terre, pendant le travail et non après […] Nous voulons savoir pour qui nous travaillons. Nous voulons partager le fardeau du travail ainsi que son résultat avec

> d'autres […] Nous devons travailler si nous voulons vivre. Et ce travail est souvent dur et épuisant. Mais la bonne vie signifie que le fardeau du travail n'exclut pas le plaisir, la satisfaction, la créativité, et un sentiment d'appartenance à une communauté, car les humains doivent vivre et travailler ensemble. » (p. 310)

À première vue, rien ne destinait la huitième enfant (sur douze) d'un couple de paysans de l'Eifel en Rhénanie, née en pleine récession juste avant l'avènement du nazisme et de la Seconde guerre mondiale, à devenir une intellectuelle-activiste-écoféministe de renommée internationale. D'où lui viennent cette force et cette volonté ?

Elles lui viennent manifestement de l'enracinement dans un terroir, dans une communauté et dans une famille où, selon nos standards actuels, on était pauvre mais ni indigent ni affamé. Elles lui viennent de parents catholiques qui accueillaient leurs enfants avec joie et les aimaient ; d'une mère qui était « *la femme idéale pour un paysan de la subsistance* » (p. 23), c'est-à-dire qu'elle n'était pas une simple ménagère.

> « Il existait cependant une certaine division du travail entre les sexes. Les hommes étaient responsables du travail physique pénible qu'occasionnait l'usage des animaux de traits (bœufs, vaches et chevaux) et des machines. D'autres tâches particulières incombaient aux femmes, telles le soin des volailles et des porcs, la traite de vaches et l'élevage des porcs, ainsi que le jardinage dans une large mesure. Le produit de cette économie féminine était vendu par les femmes elles-mêmes ; elles avaient donc accès à un revenu, et même si elles le dépensaient surtout pour nourrir leur famille, c'était leur *propre revenu*. » (p. 23)

La mère de Maria Mies semblait douée pour la (bonne) vie, pour le travail avec la nature et avec les animaux. Contrairement à Francis Bacon, elle disait « *Il faut travailler avec la nature, ne pas la forcer* » (p. 23).

> « Mais si elle prenait soin des animaux, ce n'était pas pour des raisons matérielles ou financières, c'était parce qu'elle éprouvait un amour et une empathie profonds pour tout ce qui vit. » (p. 23)

Maria Mies décrit une enfance plutôt heureuse entre la famille, l'école et les travaux auxquels participaient les enfants selon leurs capacités et auxquels ils tentaient d'échapper, comme tous les enfants du monde. Mais certaines tâches incluaient un élément récréatif ou ludique, comme par exemple le ramassage des baies et du bois mort en forêt, et même la moisson ou le désherbage.

> « Ce travail était *nécessaire*. Il n'avait rien à voir avec le travail aliéné de l'usine. Nous apprenions toutes les étapes de ce travail et son produit nous appartenait. De toute évidence, ce travail était le fondement même de notre existence. Ainsi, notre travail avait du sens.
>
> Cette connaissance directe de la nécessité de notre travail – sans lequel nous n'aurions rien à manger – nous aidait à le faire sans trop protester. Le maintien ainsi que le rétablissement d'un concept du travail qui est simultanément un fardeau et une joie demeure à mes yeux un but politique important. » (p. 30)

La communauté a souvent mauvaise réputation, surtout actuellement. Mais c'est dans un groupe restreint que peut s'apprendre le sens du collectif.

> « Le but de mes parents – et celui de tout le monde dans le village – n'était pas d'élever des individus indépendants, isolés, destinés à porter seuls leurs responsabilités. Leur but concernait le groupe dans son ensemble, la communauté, la famille et la communauté villageoise. » (p. 33)

C'est d'abord avec ses frères et sœurs que Maria Mies acquiert le sens du collectif.

> « Nous n'étions jamais seuls. L'idéal contemporain de l'individu et de l'activité isolée n'existait pas en ce temps-là. Nous étions toujours *nous*. » (p. 32)

Auel, le village de Maria, était en grande partie autosuffisant. Il suffisait à assurer la subsistance de 300 personnes réparties dans 31 maisonnées. C'était un village agricole. Tous les habitants possédaient de la terre, même les artisans, et presque tous pouvaient avoir quelques vaches, quelques chèvres ou quelques porcs, faire pousser du seigle et faire leur pain. Les artisans étaient souvent payés en nature. Cette autosuffisance était soutenue et renforcée par l'entraide. À l'école, il n'y avait qu'une classe unique, encore un lieu où s'apprend l'entraide. Cependant, le village n'était pas exempt d'inégalités sociales. Les plus pauvres étaient les commerçants et les artisans et ils avaient souvent besoin d'exercer une seconde profession. Leur pauvreté s'expliquait en partie par leur dépendance de l'argent liquide, denrée rare chez les paysans.

La radio et la télévision n'existaient pas, ce qui favorisait les veillées entre voisins pendant lesquelles on racontait des histoires, on chantait et on accomplissait une foule de petits travaux manuels. Les livres n'étaient pas inconnus chez les parents de Maria car son

père s'intéressait à l'histoire. Il parlait volontiers de l'occupation française après 1794 et de Napoléon Ier qui leur avait imposé les lois et les principes de la Révolution française. Il levait également de nouveaux impôts et il était haï par les paysans. Lorsqu'ils se révoltèrent, ils furent massacrés par milliers. Le père de Maria n'aimait ni les Français ni les « maîtres » en général (y compris les enseignants et les prêtres). Après 1933, les membres du parti nazi étaient principalement des ouvriers au chômage qu'il méprisait et traitait de fainéants. La propagande nazie visait surtout les hommes et tous les frères aînés de Maria durent partir à la guerre ; par chance, ils revinrent tous.

> « Mes parents pensaient que tous leurs fils étaient rentrés vivants de la guerre et des camps de prisonniers grâce à la protection particulière de la Sainte Mère de Dieu […] Bien que j'aie plus tard quitté l'Église catholique, je sais que la foi absolue en Dieu de mes parents, leur conviction que nous étions tous sous la protection particulière de Sainte Marie, est fort probablement le fondement de ma confiance en la vie. Au fond de moi, je crois que rien de mauvais ne m'arrivera. Même si ce sentiment n'a pas toujours été – et ne sera pas toujours – confirmé par la réalité, il m'a vraiment protégée de la peur, de l'abattement et de la dépression. » (p. 55)

Maria Mies se dit optimiste et elle tient peut-être cela de sa mère, plus optimiste que son père, comme en témoigne l'histoire « Ma mère et la truie » [1]. Mais outre sa foi en la protection divine, sa mère :

> « savait qu'elle devait agir, qu'elle devait travailler avec la nature afin que la vie continue […] Ma mère n'était pas féministe et le mot écologie ne faisait pas partie de son vocabulaire. Mais elle avait bien conscience d'une chose, qui est devenue entretemps aussi essentielle que notre pain quotidien : elle comprenait que nous devons nous sentir responsables de la vie si nous voulons qu'elle continue. Aujourd'hui nous savons que la vie ne se maintiendra pas « naturellement ». Des catastrophes écologiques de plus en plus nombreuses nous montrent que notre société industrielle moderne, profondément ancrée dans sa quête de croissance constante des marchandises et des capitaux, est en train de détruire progressivement les capacités de la nature à se régénérer au point qu'elle en est incapable. Cela s'applique aussi bien à la nature humaine, particulièrement aux femmes et aux enfants, qu'au reste de la nature. » (p. 57)

[1] Cette histoire est reproduite dans *La subsistance, une perspective écoféministe.*

Ce qui me frappe à propos de l'enfance de Maria Mies est la place qu'y tient le jeu imaginatif et parfois aventureux étroitement mêlé aux tâches quotidiennes : ce dualisme plaisir/travail qu'elle ne cessera de préconiser. Dans notre société industrielle urbanisée et bétonnée, hostile aux piétons, aux animaux, combien d'enfants ont encore accès à ce genre d'expérience ? Peu soucieuse d'être taxée d'essentialisme, Maria Mies insiste beaucoup sur le fait que le tort fait aux femmes retombe sur les enfants.

Enfant, Maria veut devenir artiste, elle aime dessiner et peindre. Elle aime aussi lire, écrire des rédactions, lire des poèmes. L'école (même celle des Nazis) lui ouvre les portes de l'ailleurs et fait aussi naître son « mal du pays » car elle ne rentre chez elle qu'en fin de semaine.

> « Je rentrais à la maison en fin de semaine et faisais à pied le chemin entre Oberbettingen et Auel. C'était toujours une grande joie pour moi. Quand j'atteignais le sommet de la colline juste au-dessus de chez nous et découvrais notre beau village étendu à mes pieds, niché dans sa vaste vallée et, au milieu, sa minuscule église baroque, alors j'étais chez moi. » (p. 61)

***

Maria Mies évoque à plusieurs reprises d'« *heureuses coïncidences* » qui lui ont permis de faire un pas en avant décisif. Il peut s'agir d'opportunités qui se présentent et dont ses parents lui permettent de profiter (l'école, par exemple) et d'autres dont elle se saisit elle-même (Zulfiquar, « *l'amour de ma vie* » qui lui ouvrira les portes du vaste monde et de l'Inde en particulier, 1968 et le mouvement étudiant, la découverte de la sociologie, du féminisme, et du marxisme).

> « Le marxisme m'a donné ces concepts : patriarcat et capitalisme [...] Le mouvement étudiant ne m'a pas seulement éveillée au marxisme mais, ce qui est plus important encore, il m'a permis d'acquérir des intuition théoriques grâce à des actions et à des luttes pratiques et pas seulement par le biais de la lecture. Depuis lors, comprendre que pratique et théorie vont de pair est pour moi un leitmotiv. » (pp. 119-120)

À Trèves, les Français, qui après la Seconde guerre mondiale ont occupé la région jusqu'à la fondation de la RFA en 1949, avaient ouvert des écoles dans le but de former une nouvelle génération d'enseignants « dénazifiés » sur le modèle de l'École Normale

française, et en vertu d'idéaux éducatifs progressistes élaborés dans les années 1920. Il s'agissait de promouvoir la coopération et l'entraide au lieu de la compétition et de la réussite individuelle. Les enseignants cherchaient à créer une atmosphère de confiance et de liberté. C'est ce genre d'école que Maria fréquente.

C'est lors d'une visite au Musée des sciences et de la technique à Munich que Maria Mies rencontre Zulfiquar, opérateur radio dans la marine pakistanaise et musulman. Cet homme, qu'elle trouve étrange, la fascine et elle en tombe amoureuse. Ils correspondent régulièrement et Zulfiquar revient la voir pour lui demander de l'épouser. « *Complètement impossible* », dit Maria car une catholique ne peut pas épouser un musulman. Mais Zulfiquar ne croit pas à ce prétexte et pense avoir un rival, ce qui est faux. Maria Mies revient très honnêtement sur ses propres motivations :

> « Notre relation platonique comblait manifestement mon besoin d'être aimée, même si cet amour ne s'exprimait pas sexuellement. En même temps, elle me laissait libre de poursuivre mes propres projets ce qui, à cette époque, n'aurait pas été possible une fois mariée. Je voulais être libre de faire ce que je voulais sans me lier à mon mari et à une famille. » (p. 84)

Afin de pouvoir communiquer correctement avec Zulfiquar, Maria entreprend une étude sérieuse de la langue anglaise (grâce aux cours que dispensait – et dispense encore – gratuitement la BBC). La connaissance de l'anglais lui est aussi indispensable pour aborder l'étude de l'histoire, de la culture, de l'économie et de la société du sous-continent indien. La lecture du Coran et sa propre connaissance de La Bible et de la religion catholique lui inspirent la réflexion suivante :

> « L'animosité qui parcourt ces trois religions bibliques patriarcales est d'une autre nature que celle qui sépare les chrétiens des athées. C'est une animosité née de la jalousie et de la concurrence entre les fils d'un patriarche. Il s'agit de garder le contrôle des femmes. » (p. 87)

Devenue institutrice, Maria aime enseigner mais déteste la bureaucratie autoritaire et l'influence qu'exerce l'Église catholique sur l'enseignement et les enseignants. Son métier lui laisse assez de loisirs pour peindre et sculpter (une ancienne ambition qui date de l'enfance). Frustrée par son manque de technique, elle finit par se rendre compte qu'elle n'a pas assez de talent pour devenir une véritable artiste.

Pendant ses vacances d'été, elle participe au SCI (Service Civil International) dont le but était d'abolir le service militaire et de réconcilier les anciens ennemis par le biais d'un service volontaire pour la paix (reconstructions et projets sociaux), c'est-à-dire des actes, pas des mots. C'était le point de rencontre des objecteurs de conscience. La division du travail entre les hommes et les femmes n'y avait pas cours. Ces camps favorisaient le travail exécuté avec plaisir et contribuaient à abolir les préjugés. C'est pendant l'un de ces camps que Maria subit une véritable conversion et, d'idéaliste, elle devient réaliste, ce qui mettra fin à son histoire d'amour platonique.

Afin de préparer son départ pour l'Inde, Maria apprend à enseigner l'allemand en tant que langue étrangère et obtient un poste au Goethe Institut de Pune[2] (anciennement Poona). D'emblée, l'Inde lui plaît et elle s'y sent chez elle.

Elle se pose beaucoup de questions sur ce qui motive ses étudiants à apprendre l'allemand, outre le désir de rejeter l'anglais, langue du colonisateur. Pour les hommes, c'était assez simple à comprendre, car la plupart étaient des scientifiques désireux d'étudier ou de travailler en Allemagne. Mais les femmes ? L'une de ses étudiantes, originaire du Rajasthan (l'une des régions les plus patriarcales et conservatrices de l'Inde), l'invite dans sa famille. C'est ainsi que Maria découvre « *le patriarcat en tant que système* » et également le fait que certaines de ses étudiantes utilisent leurs études pour retarder le moment du mariage.

Survient une nouvelle « *coïncidence heureuse* » : elle rencontre le Dr. Iravati Karve de l'université de Deccan, une ethnologue et anthropologue qui avait fait ses études en Allemagne. Celle-ci l'encourage à réaliser une enquête sur les motivations de ses étudiantes.

> « Iravati Karve était une femme exceptionnelle. Elle appartenait à la génération de ces femmes qui avaient participé à la lutte pour l'indépendance de l'Inde. Ces femmes ne se disaient pas féministes. Elles avaient cédé à certaines exigences patriarcales de leur société car elles étaient mariées, avaient des enfants et se comportaient en brus obéissantes. Mais elles faisaient preuve d'une force, d'un courage et d'une indépendance personnelles que je n'avais jamais vues chez les Allemandes. » (p. 105)

[2] Pune se trouve dans l'Inde de l'Ouest et est désormais considérée comme la petite Silicon Valley indienne.

Les résultats de son enquête et les contradictions qui apparaissent entre les normes sociales, d'une part, et le comportement réel de certaines femmes, d'autre part, poussent Maria Mies à en faire le sujet de sa thèse après son retour en Allemagne. Elle rencontre Saral Sarkar qui soutient le mouvement des *Naxalites* en 1967. Ils se marieront en 1976 mais continueront à vivre dans leurs pays respectifs.

Au milieu des années 1960, Maria Mies ne voulait pas renoncer à sa liberté mais, dit-elle :

> « Je n'étais toujours pas féministe. Et je n'avais aucune idée des luttes politiques et idéologiques qui avaient déjà cours en Inde et partout dans le monde à cette époque. » (p. 112)

En prenant l'exemple des *Naxalites*, elle dit :

> « Je n'étais pas encore prête à comprendre ce que je voyais […] Le fait que *voir* et *comprendre* ne sont pas synonymes est une chose dont je ne me suis rendu compte que lorsque je suis devenue féministe et ai rejoint la lutte pour l'émancipation des femmes. » (p. 113)

***

De retour en Allemagne en 1968, Maria souhaite poursuivre son étude de la société indienne et particulièrement de la situation des femmes. Or, en Allemagne, aucune université ne dispense d'enseignement sur l'Inde moderne. Elle décide donc d'étudier la sociologie à Cologne, ce qui avait l'avantage de ne pas trop l'éloigner de sa mère dont la santé semblait se détériorer lorsque ses enfants disparaissaient à l'étranger.

À Cologne, le Professeur René Koenig, dont le domaine est la sociologie de la famille, lui propose d'entreprendre immédiatement une thèse de doctorat. Encore une « *coïncidence heureuse* » !

Le retour est toutefois un peu difficile car Maria Mies trouve la mentalité allemande quelque peu étriquée et se sent étrangère.

> « Pendant les cinq années que j'avais passées en Inde, les Allemands s'étaient enrichis, ils avaient repris le dessus et étaient très occupés par la construction de leur miracle économique. Il y avait davantage de voitures et de nouveaux magasins qu'avant mon départ. Je ressentais plus que jamais le gouffre qui séparait l'Inde de ce "miracle économique" allemand. Lorsque j'essayais de parler de l'Inde et d'expliquer pourquoi je me sentais à l'aise dans ce "pays pauvre", je ne rencontrais qu'indifférence et incompréhension. » (p. 117)

En 1968, Maria a 38 ans et le mouvement étudiant est en plein essor. Maria Mies apprend un tas de choses, elle découvre Marx et le débat avec l'École de Francfort sur la méthodologie de la recherche en sciences sociales. Chez Marx, elle s'intéresse aux *Thèses sur Feuerbach* (1845) et plus particulièrement à la onzième qui dit ceci :

> « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, il s'agit maintenant de le transformer. »

La Onzième Thèse sur Feuerbach devient pour elle un *leitmotiv*.

Il était impossible d'ignorer ce mouvement social car il emmenait avec lui la société toute entière. En 1967 à Berlin, lors d'une manifestation contre la visite du Shah d'Iran, un policier tue un jeune manifestant d'une balle dans la tête. C'est un moment décisif dans l'évolution du mouvement. En ce qui concerne Maria, elle va le vivre en compagnie d'un groupe œcuménique qui réagit à l'invitation de Dorothee Sölle, théologienne protestante pacifiste et féministe, qui milite contre la guerre du Vietnam, la course aux armements et le nucléaire. Elle organise des « Nuits politiques de prière » auxquelles Maria Mies décide de participer. Les groupes impliqués ne se contentaient pas de se réunir à l'église, ils devaient réfléchir à des moyens d'action pour faire changer les choses.

> « Ce processus en quatre parties, comprenant *l'information*, *la discussion*, *la méditation* et *l'action*, était une méthode véritablement révolutionnaire. » (p. 122)

Maria participe à trois de ces groupes : « L'aide au développement, un cercle vicieux », « Émancipation des femmes », Maria Mies était à l'origine du thème choisi : « le patriarcat en tant que système » car elle avait compris qu'il existait même dans l'Allemagne moderne. C'était la première fois que ce problème était évoqué dans une église en Allemagne. La critique portait principalement sur le travail invisible et gratuit des femmes au sein du foyer. Le troisième groupe s'intitulait « Bangladesh, le début ou la fin ? »

> « Depuis 1971, un mouvement politique de libération luttait dans l'est du Pakistan pour se séparer de l'ouest. La population de l'est du Pakistan se sentait opprimée, exploitée et colonisée par l'ouest. Le nouvel État autonome du Bengal qui fut instauré s'appela Bangladesh (ce qui signifie le pays des Bengali). » (p. 124)

> « Le mouvement étudiant et la Nuit politique de prière ne contribuèrent pas seulement à me politiser, car ils me libérèrent

également de l'étrange sentiment d'aliénation qui s'était emparé de moi depuis mon retour d'Inde. » (p. 125)

La participation au groupe « Émancipation des femmes » représente un tournant décisif dans la vie de Maria Mies. Mais elle ne quittera l'Église que deux ans plus tard.

Elle travaille sur sa thèse de doctorat dont le but est d'analyser les contradictions auxquelles sont confrontées les femmes en Inde. Elle doit donc y retourner pour son enquête qu'elle finance elle-même, ainsi que ses études, grâce aux économies réalisées lors du séjour précédent. Par souci de sécurité et pour assurer son indépendance (qui repose sur ses capacités à gagner sa vie), elle ne démissionne pas de l'enseignement.

***

Maria Mies (4e en bas à gauche) en Inde

De retour en Inde, Maria Mies prend contact avec des femmes des classes moyennes à Mumbai et à Delhi.

> « Elles jouaient à la fois leur rôle d'épouse, de bru, de mère et celui d'étudiante, de travailleuse et, souvent, de femme active en politique […] Ce genre de rôle féminin diversifié était à l'époque impensable en Allemagne […] Elles savaient toutes qu'elles devraient se marier puisqu'en Inde, les femmes célibataires n'avaient ni moyen d'existence

> ni statut social […] Ce que j'ai trouvé de plus surprenant dans cette diversité de rôles est le fait qu'il y avait beaucoup plus de femmes professeurs et cadres dans ce pays patriarcal qu'en Allemagne. Et il était encore plus surprenant que les hommes n'aient aucun problème pour travailler "sous les ordres" d'une femme. Pour moi, c'était inimaginable en Allemagne, et encore plus dans le reste de l'Europe ! […] On m'a souvent demandé d'expliquer cela […] Aujourd'hui, je sais que les Indiens acceptent "les femmes fortes" (telles Indira Gandhi) parce que la structure de base de la société indienne est restée matriarcale. Son patrimoine centré sur la mère n'a jamais été totalement détruit. » (pp. 233-234)

***

Maria soutient sa thèse en septembre 1972 et obtient un poste d'enseignante à l'Université des Sciences Appliquées de Cologne en décembre de la même année.

Elle s'inspire de *La pédagogie des opprimés* de Paulo Freire [3], de sa méthode de « conscientisation ». Son poste inclut deux champs de spécialisation : la sociologie de la famille et la sociologie des groupes minoritaires. Le cursus de recherche est basé sur le projet, c'est-à-dire qu'il s'agit pour les étudiantes de créer quelque chose de nouveau, susceptible de rendre service à ceux qui en ont besoin, y compris aux chercheuses elles-mêmes. Cette recherche devait être de nature émancipatrice. C'est une méthode efficace pour lutter contre l'individualisme et la compétition, qui permet de développer la capacité au travail d'équipe et à la créativité sociale. Il n'existe pas de projet raté, car on apprend toujours quelque chose. On discute des difficultés lors d'assemblées hebdomadaires. La sociologie de la famille et des minorités se prête bien à ce genre d'enseignement :

> « À ce jour, aucune institution sociale n'a été aussi intensément discutée d'un point de vue idéologique que la famille […] Cet exemple particulier m'a permis de comprendre que les sciences sociales ne sont pas, et ne peuvent pas être, neutres. Il est impossible de parler de la 'famille' sans parler des hommes, des femmes et des rapports entre les sexes. » (p. 141)

Depuis 1971, Maria Mies se dit féministe. Le mouvement féministe apparaît après une longue gestation et semble surgir partout à cette époque.

[3] Paulo Freire, *La pédagogie des opprimés*, Marseille, Agone, Éléments, 2021, 2023.

> « Il me semblait que, dans le monde entier, les femmes découvraient qu'elles possédaient une chose en commun en dépit des différences de culture, de religion, de classe, et de race car, *quelles que fussent leurs origines, être une femme signifiait être un humain de deuxième ou troisième classe*. » (p. 144)

Sans l'aide d'ordinateurs, précise Maria Mies, les femmes commencent à ouvrir des centres féministes, des librairies, à créer des journaux et des associations, s'attaquant ainsi à la société masculine tout en élaborant des solutions alternatives au patriarcat.

> « Les problèmes qui concernaient les femmes devenant évidents dans ce contexte, cela entraînait nécessairement une nouvelle recherche de réponses pertinentes aux éternelles questions que pose l'humanité, par exemple : de quand date ce système misogyne et patriarcal, pourquoi perdure-t-il depuis si longtemps, pourquoi le travail des femmes et en particulier le travail ménager n'a-t-il aucune valeur, ce système existe-t-il partout, ou est-ce une invention du capitalisme ? Ces questions théoriques n'émanaient pas d'études académiques – même si des universitaires-femmes s'employaient à leur trouver une réponse. » (p. 144)

La violence contre les femmes est bien entendu un problème récurrent. En 1976, Maria Mies et certaines de ses étudiantes initient un mouvement pour lutter contre ces violences intrafamiliales à Cologne. Le premier refuge pour femmes battues venait d'ouvrir à Londres. Maria et ses étudiantes décident d'en ouvrir un à Cologne, exclusivement réservé aux femmes.

Aujourd'hui, cela lui vaudrait, à l'instar de J.K. Rowlings [4] et pour les mêmes raisons, d'être immédiatement traitée de TERF (*Trans Exclusionary Radical Feminist*) et de voir ses livres mis à l'index.

> « Nos négociations avec la municipalité furent difficiles car nous insistions pour que le refuge soit fondé sur le respect de nos principes. Nous ne voulions pas créer un nouveau service social dans lequel les femmes qui cherchaient de l'aide deviendraient des "objets" administrés et contrôlés par les services sociaux. Selon notre concept,

[4] J.K. Rowlings est l'auteure de la saga des *Harry Potter* et de romans policiers sous le pseudonyme de Robert Galbraith. Femme autrefois victime de violences conjugales, elle a ouvert en Écosse un refuge pour femmes battues qu'elle interdit aux femmes trans, c'est-à-dire aux hommes se disant femmes. Elle a été très violemment attaquée et menacée, des *autodafés* de ses livres ont eu lieu et les acteurs des films de Harry Potter qu'elle a contribué à lancer la dénigrent publiquement à présent. Pour avoir lu tous ses livres, je défie quiconque de trouver dans les Harry Potter ou les romans policiers la moindre trace d'homophobie ou même de transphobie, je dirais même au contraire.

la municipalité n'aurait pas le droit de limiter le nombre de femmes ou de places, pas plus qu'elle ne pourrait exiger de voir les papiers de celles qui cherchaient de l'aide. Nous exigions que le refuge pour les femmes soit un service *autonome* dans lequel des femmes adultes en situation d'urgence pourraient organiser leur vie indépendamment, de manière coopérative et solidaire. » (p. 150)

Le refuge ouvre après de nombreuses vicissitudes bureaucratiques et les membres de l'association se relaient auprès des femmes hébergées.

> « Pendant les périodes où j'étais "de service", j'ai été témoin du besoin récurrent qu'avaient les femmes hébergées au refuge de parler de leur expérience. Elles se demandaient constamment pourquoi leurs hommes étaient si violents. Elles avaient besoin de nous pour se décharger des histoires de violence souvent incroyables. Au bout d'un moment, il m'a paru évident que parler de leurs expériences constituait une sorte de processus de guérison. J'ai donc proposé d'enregistrer leurs histoires. Nous avons essayé de déterminer *le stade auquel* "un cycle de violence" avait commencé dans leurs familles, comment elles y faisaient face, pourquoi elles avaient supporté cette cruauté aussi longtemps et, enfin, à quel moment elles avaient commencé à y remédier. » (p. 152)

Les conclusions de ce projet sont publiées dans un livre intitulé *Nouvelles du ghetto de l'amour*.

> « Ce que nous avons compris de plus important grâce à ce projet de recherche à la fois théorique et pratique est que si *les femmes veulent vraiment comprendre une situation terrible, elles doivent y remédier*. » (p. 153)

Maria Mies comprend rapidement que les méthodes de recherche empiriques et quantitatives en sciences sociales ne permettent pas d'agir pour changer les choses, car la « science objective » exclut toute forme de partialité et de solidarité avec les affligés, ainsi que toute forme de subjectivité de la part de la théoricienne. Elle élabore donc sa propre méthodologie de recherche engagée sur les femmes. Elle dresse une liste de sept postulats méthodologiques fondamentaux pour la recherche féministes dans le nouveau domaine des études sur les femmes [5]. Ces postulats dérivent de la lutte en faveur du refuge à Cologne.

[5] J'ai trouvé sur Internet une traduction en anglais (28 pages) de cette méthodologie très détaillée et très intéressante que je me propose de traduire et qui pourrait faire l'objet d'une brochure.

En 1976, lors de la Convention des sociologues allemands à Bielefeld, Claudia von Werlhof, Veronika Bennholt-Thomsen et Maria Mies s'aperçoivent qu'aucun des groupes de travail ne s'occupe de la « cause des femmes. Elles réunissent 70 femmes et présentent une pétition (refusée) en faveur de la création d'une section consacrée aux « études féminines dans le cadre de la société de sociologie allemande ». Elles décident de former une association intitulée « Théorie et praxis sociologiques sur les femmes », fondant ainsi « l'École de Bielefeld ». Les sept postulats méthodologiques de Maria Mies sont rapidement traduits en néerlandais et en anglais (mais pas en français) et sont republiés régulièrement jusqu'en 2006.

***

Maria Mies consacre le **chapitre 7** de son autobiographie aux femmes face au travail, à la subsistance, à l'accumulation capitaliste, aux ménagères, aux paysans et aux colonies, ce qui résume assez succinctement la teneur de son ouvrage intitulé *Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale* dont la traduction sort actuellement aux éditions Entremonde avec une préface de Silvia Federici, et dont je ne saurais trop recommander la lecture.

Les féministes avaient théorisé le fait que « *dans le capitalisme, le travail domestique n'est pas considéré comme du travail proprement dit et qu'il est donc non rémunéré* » (p. 158). En outre, grâce à leurs recherches dans des « pays en voie de développement », VeronikaBennholt-Thomsen (chez les paysans mexicains), Claudia vonWerlhof (en Amérique Centrale) et Maria Mies (en Inde), avaient constaté que

> « de nombreuses personnes travaillaient pour peu ou pas de salaire et que ce travail n'était pas considéré comme un *travail salarié*. Le but de leur travail n'était pas de produire des *marchandises* pour un marché capitaliste extérieur, mais plutôt d'assurer leur survie, leur subsistance.
>
> La plupart des théoriciens marxistes occidentaux ne savaient que faire de ce genre de travail. Des termes convenus tels prolétariat, classe ouvrière, sous-prolétariat travail productif, etc., ne pouvaient s'appliquer à ces travailleurs. » (p. 159)

C'est en Amérique du Sud qu'apparaît le terme « production de subsistance » à cette époque. Les intellectuels de gauche qui l'utilisaient disaient qu'il s'agissait d'une production précapitaliste et arriérée. Mais VeronikaBennholt-Thomsen n'était pas d'accord.

Lorsqu'elle et Claudia vonWerlhof obtiennent à leur tour un poste de chercheuse à l'université de Bielefeld, les trois amies élaborent leur théorie de la subsistance.

> « Nous partions de l'hypothèse que le travail domestique non rémunéré, le travail effectué par les peuples colonisés et la production libre à partir des ressources naturelles appartiennent également à la production de subsistance et sont exploités en vue de l'accumulation capitaliste. » (p. 160)

Toutefois, leurs collègues masculins refusent d'y inclure le travail domestique.

La lecture de *L'accumulation du capital* de Rosa Luxemburg conforte leur pensée, mais afin de répondre aux nombreuses questions théoriques non résolues et de tester leurs hypothèses, chacune d'elles repart à l'étranger, Veronika au Mexique, Claudia au Venezuela, et Maria en Inde.

***

Nous sommes en 1977. Maria Mies a reçu un petit financement de l'OIT (Organisation Internationale du Travail) pour vérifier auprès des paysannes indiennes son hypothèse sur le lien existant entre la production de subsistance et l'accumulation capitaliste. Accompagnée de deux traductrices, elle se rend dans l'Andhra Pradesh, d'abord à Nasapur, puis près d'Hyderabad.

La première enquête (Nasapur) donne naissance en 1982 à un livre intitulé *The Lace Makers of Nasapur : Indian Housewives Produce for the World Market* [6].

> « Ce sont les religieuses irlandaises qui ont introduit la fabrication de la dentelle à Nasapur et dans les villages environnants afin d'aider les femmes pauvres lors d'un épisode de famine. D'un point de vue idéologique, cette industrie était basée sur une définition des femmes comme ménagères par nature, disposant de beaucoup de loisirs et oisives […] Leurs salaires étaient abominablement bas. » (p. 164)

À Nasapur, il n'existait qu'un seul exportateur de dentelles et la taille de sa demeure attestait le taux de profit qu'il réalisait.

Comment expliquer la rentabilité de cette industrie pour celui qui en détient le monopole ? Maria Mies établit une liste en neuf points, ce qui l'amènera à remplacer la « prolétarisation » chère à Marx par la « *housewifisation* » (littéralement, la transformation du travailleur ou de la travailleuse en ménagère, c'est-à-dire en une personne qui effectue un « travail non productif », invisible et très mal ou pas du tout rémunéré pour assurer la reproduction sociale). Le secteur des services est une bonne illustration de ce phénomène, et on parle désormais de « flexibilité ».

Maria Mies effectue la seconde partie de sa recherche dans l'État du Telangana (capitale : Hyderabad). Elle cherche à savoir si un lien identique existe entre le travail des ouvrières agricoles et l'accumulation capitaliste. Avec ses deux interprètes, elle mène la même vie que ces paysannes. Il s'agit de paysans sans terres rassemblés dans des comités villageois appelés *sangams* et dans certains villages, les femmes avaient leurs propres *sangams*. Toutes appartenaient à la caste des Intouchables (Harijans).

Maria décide de travailler en coopération avec les *sangams* de femmes et de débattre avec elles des problèmes qu'elles jugent les plus urgents, à savoir les salaires, le coût de la vie, les horaires de travail, la violence et l'oppression de la part des propriétaires terriens ainsi que la violence et la consommation d'alcool de leurs maris. Le but de l'étude est d'ébranler le *statu quo*. Elles invitent ces femmes à prendre part à un camp pendant un weekend afin de leur communiquer les résultats de leurs recherches et de leur permettre

[6] *Les dentellières de Nasapur : les ménagères indiennes produisent pour le marché mondial*. Ouvrage non traduit en français.

d'exprimer leurs commentaires et leurs critiques. Les femmes des *sangams* sont si satisfaites de ce weekend qu'elles décident d'en organiser un chaque mois !

> « Le succès de ces camps du weekend n'était pas seulement dû au fait que les participantes exigèrent et obtinrent des salaires plus élevé pour leur travail dans les champs (les mêmes salaires en fait que leurs maris), mais également parce qu'elles s'assurèrent que les problèmes prétendument 'spécifiques' des femmes, tels les disputes conjugales, soient traités comme des problèmes généraux En outre, les femmes formèrent des comités régionaux dans lesquels les représentantes des villages se rassemblaient pour discuter et trouver des solutions à ce genre de problèmes. » (p. 170)

L'une de leurs résolutions est tout à fait frappante : si un couple ne s'entend pas, s'il y a des violences, s'il ne peut vivre en paix, l'homme et la femme doivent se séparer. Les femmes de ces *sangams* décident que dans ce cas, l'homme doit partir car *la maison appartient à la femme*.

> « Je n'oublierai jamais cette phrase : la maison appartient à la femme ! Ce n'est qu'avec le temps que j'ai réalisé à quel point elle était révolutionnaire. Elle s'opposait totalement à la stratégie que nous avions adoptée en Allemagne pour combattre la violence masculine, car nous avions sorti les femmes de chez elles pour les protéger de leurs hommes, ce qui les forçait à abandonner leur base et leur infrastructure matérielles et à repartir de zéro. Les femmes Harijans s'accrochaient à leur base matérielle. En outre, elles s'attaquaient directement à la structure patriarcale de la propriété sans attendre que les lois changent. Elles employaient les méthodes directes du boycott social. » (p. 172)

***

Comment ces recherches sont-elles reçues en Allemagne ? Elles enthousiasment une partie du mouvement féministe mais se heurtent aussi à la critique d'autres personnes, majoritairement des hommes. Leurs collègues universitaires masculins ne lisaient pas ce qu'elles écrivaient, qu'ils considéraient comme intrinsèquement non scientifique. Ce qui leur déplaisait surtout et qu'ils rejetaient était

> « les conclusions que nous tirions de notre analyse du travail domestique, du travail des paysans et du travail des travailleurs du "secteur informel", c'est-à-dire du travail de tous ceux que nous décrivions comme des *producteurs de subsistance*. Notre théorie principale postulait que *la production de subsistance – la production de la vie – n'est pas seulement la précondition permanente de toutes les*

*formes de production, y compris de la production capitaliste, mais qu'elle représente la seule perspective d'avenir viable.*

Cela continue à irriter tous ceux qui croient que *la vie sort du supermarché* et que les problèmes que causent la société industrielle et ses technologies […] peuvent être résolus grâce à la société industrielle et à ses nouvelles technologies. » (p. 174)

***

La fin du **chapitre 8** consacré au retour de Maria Mies en Inde se termine par un peu d'histoire contemporaine de l'Inde entre 1978 et 1979, alors qu'Indira Gandhi était Premier ministre, et à la révolte paysanne des Naxalites .

Ce n'est qu'en 1982 que Saral rejoint Maria à Cologne :

« Il quitta son pays, son travail d'enseignant bien rémunéré au Goethe Institut d'Hyderabad et vint affronter le chômage en Allemagne, tout cela par amour pour moi. » (p. 186)

Saral Sarkar a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus important est peut-être *Eco-Socialism or Eco-Capitalism ? A Critical Analysis of Humanity'sFundamental Choices* [7].

***

Je ne m'attarderai pas sur le **chapitre 9**, entièrement dédié à la subsistance, sinon pour en reproduire cette définition très claire :

« La production de la subsistance ou production de la vie inclut tout le travail consacré à l'entretien de la vie immédiate et qui n'a pas d'autre but. Par conséquent, la production de la subsistance est à l'opposé de la production de marchandises et de valeur ajoutée. La "vie" est le but de la production de subsistance, l'argent est celui de la production de marchandises, ce qui "produit" toujours davantage d'argent ou accumulation du capital.

Pour ce mode de production, la vie est, pour ainsi dire, un effet secondaire de hasard. L'une des caractéristiques du système industriel capitaliste est de déclarer que tout ce qu'il désire exploiter gratuitement appartient à la nature, est une ressource naturelle. Cela concerne le travail domestique des femmes ainsi que celui des paysans du Tiers Monde, et aussi la productivité de la nature toute entière. » (p. 189)

***

[7] Ouvrage non traduit en français à ma connaissance. Zed Books, 1999 et 2005.

Entre 1979 et 1981, Maria Mies travaille aux Pays-Bas, à l'Institut des Études Sociales (ISS). La Conférence des femmes de Mexico organisée par les Nations Unies afin d'évaluer le statut des femmes dans le monde fait état, comme on pouvait s'y attendre, de résultats décevants. L'assemblée accouche d'un plan d'action correctif que les gouvernements s'empressent d'enterrer, en dépit des mouvements féministes.

L'ISS autorise plusieurs de ses membres féminines à former un groupe de travail avec des Africaines, des Asiatiques, et des Sud-Américaines, bref avec des femmes du Tiers-Monde. Les femmes exigent que le poste de maître de conférences à l'ISS soit attribué à une femme afin de se concentrer sur les femmes et le développement. C'est Maria Mies qui obtient le poste, mais elle s'aperçoit rapidement que ce poste n'est pas vraiment pris au sérieux.

> « L'ISS avait pour but d'éduquer des personnes du Tiers-Monde déjà titulaires d'une licence universitaire et occupant un emploi. Grâce à des bourses, l'ISS leur offrait des qualifications supplémentaires spécifiques dans des domaines experts tels "le développement rural", "l'administration", "le développement industriel", "la communication", etc. À la fin de leurs études, ces personnes recevaient un diplôme de maîtrise en Études sur le développement. Hormis l'Université du Sussex en Angleterre, aucune université au monde n'offrait un cursus comparable. » (p. 200)

Maria Mies est chargée d'organiser un programme de maîtrise spécialisée pour les femmes en Études sur le développement. Elle veut réunir un groupe de femmes originaires d'Inde, du Bangladesh et des réfugiées argentines ou d'autres pays du Tiers-Monde, ainsi que des jeunes hollandaises. Il s'agit de mêler femmes du Sud et femmes du Nord afin de dissiper les préjugés. On commence d'abord par développer ses capacités d'analyse critique de la pratique scientifique dominante qui, dans le monde entier, adopte des normes positivistes stérilisantes pour la science, particulièrement en ce qui concerne les transformations sociales. Se fiant à leur expérience pratique, toutes les étudiantes du Sud doivent chercher à savoir si les Hollandaises sont aussi émancipées qu'elles l'ont toujours cru. Elles doivent former de petits groupes et prendre contact avec des groupes féministes. L'une des étudiantes philippines fit cette remarque :

> « Maintenant je comprends que les valeurs occidentales ne sont même pas bonnes pour la société occidentale. » (p. 203)

C'est à cette époque que Maria Mies rédige *Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale : Les femmes dans la division internationale du travail* [8].

La présence et le travail de ces groupes d'étudiantes n'étaient pas toujours bien vues de leurs collègues masculins qui se sentaient menacés et n'acceptaient pas que l'on critique Marx.

> « Leur réaction au savoir féministe, était "viscérale" et contrastait de manière curieuse avec leur croyance positiviste en la "rationalité" et en "l'objectivité". » (p. 206)

Au bout d'un an, le programme à l'ISS réservé aux femmes est menacé et les étudiantes se révoltent et obtiennent son maintien :

[8] Éditions Entremonde, février 2024.

> « Pour ces étudiantes, qui venaient toutes de milieux culturels et religieux différents, cette action ne se bornait pas à prouver qu'on pouvait réussir en se regroupant. Elles avaient appris de manière beaucoup plus décisive que les différences religieuses et culturelles n'étaient pas un obstacle pour des actions communes. » (p. 208)

Elles en tirent un slogan que Maria trouve particulièrement important en cette époque de « wokisme » : « *La culture nous divise, la lutte nous unit !* » En effet :

> « Ces politiques identitaires s'étendirent ultérieurement au mouvement féministe et éliminèrent des universités le genre de politique que je représentais et continue à représenter. » (p. 208)

En dépit de ses multiples occupations et du succès de ses livres, Maria Mies se sent déracinée et seule. Elle décide de rentrer en Allemagne dès l'expiration de son contrat à l'ISS en 1981.

***

Une fois rentrée en Allemagne, Maria découvre qu'elle ne peut plus se contenter d'enseigner la sociologie à Cologne car son horizon intellectuel s'est considérablement élargi. Elle continue à participer au mouvement féministe. Il lui apparaît alors clairement que les femmes engagées dans ce mouvement le font selon une logique (voire une philosophie) en opposition directe à la logique linéaire de l'épistémologie dominante. Pour elle, chaque problème récurrent recèle des ramifications souvent insoupçonnées, et rien n'est jamais terminé.

En 1984, les féministes organisent une campagne contre le génie génétique et les technologies de la reproduction lors du Second Congrès Interdisciplinaire International à Groningen (Pays-Bas). Cette campagne, que Maria Mies décrit en détail, aboutit à la création du collectif FINNRAGE (*Feminist International Network Of Resistance To Reproductive And Genetic Engineering*).

> « Je refusais – et continue à refuser – de croire qu'un problème qui existe depuis les origines de l'histoire humaine, le fait de ne pas avoir d'enfant sans l'avoir décidé, doive se résoudre par le biais d'innovations technologiques. Les êtres humains ont toujours trouvé des solutions *sociales* pour affronter l'infertilité de manière créative, l'adoption par exemple, ou bien l'accueil d'enfants (de la famille ou non) grâce à de bons rapports de voisinage, pour ne citer que quelques options. Le désir d'avoir son propre enfant biologique reflète la

tendance à la possession qui existe dans les familles nucléaires capitalistes. » (p. 213)

À titre personnel, je trouve que cette dernière phrase est trop peu nuancée, on peut penser que ce désir profond (et peut-être instinctif) est celui de la vie qui doit se renouveler sans cesse pour ne pas disparaître, c'est peut-être un désir qui nous dépasse, d'où le malaise que peut causer sa frustration. Je suis en plein « essentialisme », là, mais j'assume. C'est sur ce malaise que capitalisent les biotechnologies et les technologies de la reproduction.

Lors du Congrès de 1985 à Bonn, FINNRAGE souhaite démontrer que la résistance aux technologies de la reproduction ne s'arrête pas à la défense des femmes.

> « Nous résistions aussi aux manipulations génétiques sur les végétaux et les animaux. *Nous considérions que les technologies génétiques constituaient une orientation scientifique intrinsèquement et fondamentalement erronée.* » (p. 215)

Seuls les Verts soutiennent ce Congrès auquel assistent 2000 femmes. FINNRAGE existe toujours [9].

Quelle était exactement la position de FINNRAGE ?

> « Lorsqu'on accepte que la technologie peut tout faire, lorsqu'il n'est plus nécessaire d'interroger les sciences naturelles, et lorsqu'il est obligatoire de *faire* tout ce qui est possible *parce que c'est faisable*, alors on a inévitablement besoin d'un instrument pour justifier les mesures ultérieures. La bioéthique était cet instrument […] J'ai notamment compris que ces "sciences de la vie" devaient par principe poser problème car les questions d'éthique et de morale ne jouent aucun rôle dans la recherche mais ne deviennent pertinentes pour cette industrie qu'*après* l'élaboration de produits "prêts à être mis sur le marché" […] Par conséquent, le marché, ou plutôt les intérêts économiques, décident de l'acceptation ou du rejet de ces produits. Les scientifiques se dérobent à leurs responsabilités en ne posant pas de limites à leurs recherches et à leurs expériences, pour prétendre ensuite que la décision d'utiliser n'importe quel produit génétiquement modifié ou d'appliquer n'importe quelle procédure devrait incomber aux responsables politiques […] Mieux je comprenais ce qui reliait l'industrie, l'économie, les biotechnologies et la politique, mieux je commençais à comprendre les intérêts que partageaient les grandes entreprises et la science. Je comprenais qu'il

[9] Voir le site https://www.finnrage.org, en anglais.

me faudrait étudier de plus près les motivations économiques qui sous-tendent les biotechnologies. » (p. 218-219)

Contrairement à ce que pensait Simone de Beauvoir par exemple, la technologie moderne n'est sans doute pas le meilleur instrument d'émancipation pour les femmes. En outre, les innovations technologiques ne transforment pas fondamentalement le rapport patriarcal entre les hommes et les femmes.

Dès 1985, ce refus des technologies de la reproduction divise le mouvement féministe. Depuis 1978, l'association Théorie sociologique et praxis pour les femmes publiait une revue intitulée *Beiträge zur feminitischen theorie und praxis* (contribution à la théorie et à la praxis féministe). Le succès du Congrès de 1985 entraîne celui de la revue. Jusque-là, tout le monde se partageait le travail et seule la secrétaire avait un salaire. Le loyer était couvert par les ventes de la revue et les cotisations. Pendant huit ans, cela ne pose aucun problème. Il n'y avait pas d'argent. Et tout à coup, il y en a beaucoup. La secrétaire veut être substantiellement augmentée. Maria Mies n'est pas d'accord pour la considérer comme une employée alors qu'elle fait également partie de l'équipe éditoriale. Maria est mise en minorité à l'issue d'une assemblée générale.

> « Et c'est ainsi que s'écroula l'intégralité du concept politique de démocratie de base que j'avais cru être la politique de notre revue, à savoir l'effacement de la séparation entre travail intellectuel et manuel, contrôle collectif des finances, principe du consensus. Au lieu de quoi nous avions à présent la règle de la majorité – et la suppression du principe de démocratie de base de la revue. D'un point de vue concret, plus rien ne nous séparait maintenant du modèle économique habituel capitaliste patriarcal d'une revue [...] Puisque la majorité du comité éditorial avait réduit le conflit à un unique problème d'argent et refusait de débattre de mes objections politiques, tout dialogue était impossible. Je commençai à perdre le sommeil, à être moins créative. Cette revue était mon projet féministe le plus important, mon "bébé" préféré. Je ne voyais pas d'autre solution que la démission, ce que je fis en mai 1986. » (p. 226)

Maria Mies comprendra plus tard que l'argent n'est pas le seul responsable de la dévitalisation de certaines luttes.

> « C'est principalement le désir de certains individus ou de certains groupes d'obtenir davantage de *visibilité, de publicité, de réputation et de célébrité* qui détruit l'enthousiasme initial. » (p. 128)

Dans les années 1980, le mouvement des femmes en Allemagne ne veut pas devenir une institution, comme les Verts, par exemple. Elles veulent conserver leurs buts radicaux, pacifistes, anti patriarcaux et anticapitalistes ainsi que la démocratie de base de leur structure d'organisation. Mais leur concept d'égalité est trop simpliste et ne tient pas compte de la grande diversité des femmes dans le monde. Les *différences* sont de plus en plus perçues comme une menace. La « French Theory » et le constructivisme intensifient ce phénomène.

Mais c'est aussi l'époque où les féministes prennent activement part au mouvement pacifiste antinucléaire, reliant le militarisme et le patriarcat, la violence quotidienne contre les femmes et la guerre, le patriarcat et le capitalisme, l'impérialisme et la guerre nucléaire, les armes nucléaires et la destruction de l'environnement. C'est lors d'un camp antinucléaire que Maria Mies découvre l'écoféminisme.

> « La contradiction entre nos buts élevés, d'une part, et notre impuissance virtuelle face à la *Realpolitik*, d'autre part, entraînait d'intenses controverses dans le mouvement des femmes. » (p. 233)

Par exemple, il est contradictoire de rejeter la guerre tout en soutenant activement les « guerres de libération » du Tiers-Monde.

> « Je commençais donc à remettre en question la théorie socialiste dominante de la révolution. Il ne suffisait pas de lutter pour n'obtenir que le pouvoir politique. Il fallait élaborer une économie et des rapports entre les sexes totalement différents […] Il était très clair à mes yeux que femmes *et* hommes devaient œuvrer dans ce but, et que les hommes, en particulier, n'avaient pas encore commencé à y réfléchir dans les pays capitalistes comme dans les pays socialistes. » (p. 234)

Quel genre d'égalité des droits les femmes doivent-t-elles exiger ? Elles n'ont aucun intérêt à obtenir le même statut que les hommes. Lorsqu'elle prépare son essai sur « les origines sociales de la division du travail entre les sexes » (1983), Maria Mies a déjà compris que les rapports entre les hommes et les femmes dans les sociétés patriarco-capitalistes correspondent à ceux que les êtres humains ont en général avec la nature. Dans les deux cas, ils se caractérisent par la hiérarchie, la violence et la domination.

> « La définition dominante du progrès, même parmi les femmes, est basée sur la logique de l'émancipation. Cela signifie que l'on attribue aux innovations technologiques le mérite de la plupart des étapes menant à l'émancipation des femmes, tandis que l'on n'en attribue

> aucun aux changements qui se sont produits dans les rapports hommes-femmes ou dans les rapports entre les humains et la nature. L'un des exemples les plus populaires de cette façon de voir les choses est la découverte de la pilule contraceptive. » (p. 245)

La logique de l'émancipation est basée sur le règne de l'homme sur la nature et inclut la destruction par la technologie à la fois de la nature et de la nature humaine. En revanche, la logique écologique part du principe que les êtres humains, hommes et femmes, *font partie* de la nature et que, par conséquent, il convient de coopérer avec elle comme il faut coopérer avec autrui.

Parce que les femmes sont les premières victimes des guerres et des catastrophes environnementales, Maria Mies veut écrire un livre sur l'écoféminisme, un livre qui ne se limite pas à l'Allemagne et aux Allemandes, un livre incluant l'expérience des femmes du Tiers-Monde. Elle rencontre Vandana Shiva en 1988 lors d'une conférence à Berlin et elles se mettent d'accord pour rédiger ce livre, intitulé *Ecoféminisme* dont la traduction française sera publiée aux éditions de l'Harmattan en 1999.

***

En novembre 1996, la FAO (Food and Agriculture Organization) organise à Rome un sommet mondial sur la sécurité alimentaire. Vandana Shiva et Maria Mies ont observé que les femmes ne sont jamais mentionnées lorsqu'il s'agit de sécurité alimentaire alors qu'elles sont les premières productrices et les premières transformatrices des aliments. Elle formulent l'Appel de Leipzig pour la localisation et la régionalisation et contre la globalisation, pour la non-violence, le respect de l'intégrité de la nature et des espèces qu'elle abrite, pour que les êtres humains soient considérés comme faisant partie de la nature au lieu de la dominer, pour la protection de la diversité biologique et culturelle dans la production et la consommation et pour le partage des responsabilités entre les hommes et les femmes en matière de sécurité alimentaire. Elles souhaitent créer un réseau reliant toutes les femmes et le nomment DWD (Diverse Women for Diversity). Elles ont obtenu plus 1000 signatures lorsque le sommet de la FAO débute à Rome.

Farida Akhter du Bangladesh (une amie de Maria) demande qu'on les laisse organiser un « Women's Day on Food » (journée réservée aux femmes et à l'alimentation) pendant la conférence et

c'est la première apparition réussie de DWD. Il en ressort notamment que :

> « L'alimentation n'est pas qu'une question de calories mais qu'elle concerne spécifiquement les relations culturelles, la relation à la nature, à un groupe, à son propre corps, à la santé et au bien-être. Cela concerne le rapport entre les "sauvage" et la "culture", entre la ville et la campagne. Le libre marché globalisé qui utilisent végétaux et animaux comme des matières premières agro-industrielles n'est pas capable d'entretenir cette relation et ne peut au contraire que détruire cette vision holistique de l'alimentation. » (p. 254)

DWD n'est pas une ONG, n'est affilié à aucun parti, n'est pas dirigé par un comité central, c'est un mouvement mondial plutôt qu'une association, sans programme idéologique ou politique. « *Nous nous intéressions plus à ce que nous avions en commun* » (p. 256), dit Maria Mies.

Contrairement à de nombreux pays dans l'hémisphère nord, les pays du Sud (sauf l'Australie et la Nouvelle Zélande) n'ont pas d'État-providence pour pallier les effets négatifs du capitalisme. Dans le Nord, les femmes de la classe moyenne ne subissent jamais les conséquences directes de la globalisation. (Actuellement, on peut se demander si le vent n'est pas en train de tourner.) L'internationalisme de DWD réussit là où de grands mouvements sociaux du passé ont échoué, c'est-à-dire à créer « *un sens horizontal de la solidarité* » (p. 257). Les femmes du Sud ne demandent pas la charité, elles entendent conserver leur dignité et leur indépendance.

Maria Mies ne se fait cependant guère d'illusions car elle sait que les idées de DWD n'atteignent que ceux et celles qui sont déjà sensibilisés au féminisme et à l'écologie.

Les écologistes, par exemple, mais également les mouvements qui se veulent révolutionnaires, pensent majoritairement que le « problème des femmes » se résoudra avec les autres problèmes sociaux et économiques ; et cela en dépit de toutes les preuves fournies par les révolutions du passé, à commencer par la Révolution française.

> « Le potentiel créatif de transformation de DWD n'a pas pu s'épanouir complètement car de nombreuses féministes dans les universités et les instituts de recherche avaient entretemps rejoint "le courant dominant" […] Nombre d'entre elles étaient inféodées aux

> transformations néolibérales post-modernes dans l'université et avaient obtenu des financements et/ou des postes. Les médias commencèrent aussi à se mettre au pas du courant dominant et il devint de plus en plus difficile de placer des analyses critiques des politiques économiques néolibérales dans les journaux, à la radio ou à la télévision. Au mieux, des femmes célèbres telles Vandana Shiva et Arundhati Roy avaient, et ont encore, individuellement droit à la parole. On donne même l'impression d'apprécier leur critique du libre marché global – un peu comme si on ajoutait du sel à une soupe un peu fade. » (p. 258)

***

Manifestement, Maria Mies ressent assez douloureusement l'érosion du mouvement des femmes, sa dévitalisation. Vue de 2024, sa perspicacité est indéniable. La lutte contre les manipulations génétiques et les technologies de la reproduction lui a appris qu'il est nécessaire de se pencher sur l'économie.

En 1993, les féministes hollandaises organisent une conférence internationale sur les femmes et l'économie qu'elles intitulent « À partir des marges – dans le courant dominant ». Elles entendent ainsi instaurer une économie féministe en mettant les contributions des femmes à l'économie au centre du « courant dominant » et loin des marges auxquelles elles sont reléguées. Elles invitent Gary Becker, lauréat au Prix Nobel d'Économie, qui leur démontre savamment ce que toute féministe sait depuis longtemps, à savoir que le mariage et la maternité ralentit les carrières des femmes.

Maria est stupéfaite de constater l'ignorance de ces jeunes femmes à propos des luttes de leurs aînées et elle enrage de voir que leurs intuitions ne sont acceptées que si un homme célèbre en fait la démonstration.

Pourquoi les femmes devraient-elles intégrer le « courant dominant », se demande Maria Mies ? C'est plus tard qu'elle réalise que cela est dû au changement des politiques économiques des années 1980-1990 qui visent à démanteler l'État-providence.

> « Partant de mes réflexions écoféministes, j'ai réalisé […] qu'il s'agissait d'instaurer *un nouveau paradigme économique et social*. À la suite de quoi, mon nouveau slogan, est devenu : À partir des marges, contre le courant dominant ! » (p. 262)

***

# LA SUBSISTANCE

UNE PERSPECTIVE
ÉCOFÉMINISTE

VERONIKA BENNHOLDT-THOMSEN
& MARIA MIES

Publié aux éditions La Lenteur, 2022.

De 1997 à 1998, Maria Mies participe activement à « l'université de la rue » pendant la campagne contre l'AMI (Accord Multilatéral d'Investissement). Son étude critique de Marx, son analyse féministe du travail domestique dans le capitalisme et ses recherches en Inde lui ont appris que l'économie est le facteur déterminant dans la constitution des conditions sociales. À Cologne, elle fait partie d'un

petit groupe de femmes qui cherchent à comprendre l'économie dominante et s'opposent à l'AMI. C'est une amie canadienne qui lui « met la puce à l'oreille » car l'OCDE négocie cet accord dans la plus grande opacité et le plus grand secret à Paris. Le texte n'existe qu'en anglais et cette amie le lui fait parvenir.

> « L'AMI consistait principalement à ouvrir toutes les frontières nationales à l'investissement international – ce qui équivalait essentiellement à offrir un chèque en blanc à des investisseurs pour leur permettre de faire tout ce qu'ils voulaient dans n'importe quel pays de leur choix. L'accord préconisait la "dérégulation" ou "libéralisation" des lois concernant l'environnement et le travail ainsi que d'autres régulations avant d'offrir aux grandes entreprises multinationales un accès libre à tous les domaines de l'économie d'un pays […] il cherchait finalement à abolir l'État-providence ainsi que toutes les régulations des politiques environnementales des États. » (p. 264)

En 1998, à l'occasion d'une conférence sur Rosa Luxemburg, Maria Mies contacte des étudiants pour leur faire part de cette découverte. Ils proposent de traduire le texte en allemand. Les pays de l'OCDE doivent ratifier ce texte en décembre 1998, mais tout vote dissident fera capoter l'affaire.

Maria Mies et ses amis organisent en avril 1998 une conférence dans le but d'empêcher cette ratification. Elle a beaucoup de succès et réunit environ 500 personnes venues du monde entier. En décembre 1998, la France et le Canada refusent de signer l'AMI.

> « Cependant, il était clair pour nous que si l'AMI s'était arrêté là, il réapparaîtrait ultérieurement ailleurs sous un nouveau nom. » (p. 266)

C'est chose faite en novembre 1999. L'OMC (Organisation Mondiale du Commerce) organise à Seattle, aux États-Unis, une conférence mondiale, la « négociation du Millénaire » (Millenium Round) qui entend faire passer une kyrielle de régulations visant l'économie et le commerce mondiaux, sur aux principes de base de l'AMI, la seule différence étant qu'elles s'étendent désormais au monde entier et non plus seulement aux pays de l'OCDE.

Maria Mies va à Seattle et participe aux énormes manifestations qui entraînent la victoire des opposants à l'accord. Cela la surprend, la remplit d'espoir et l'inspire. Elle décide d'écrire un nouveau livre.

> « Il nous fallait répondre à des questions qui n'avaient jamais été posées de cette manière. Questions de ce genre : comment ce virage néolibéral était-il possible ? Pourquoi l'État-providence n'était-il pas

> capable de l'empêcher ? Pourquoi les gens ne se levaient-ils pas en masse pour s'opposer au néolibéralisme alors qu'il ne leur cause que des inconvénients ? Pourquoi les hommes politiques et tous les partis acceptent-ils cette "nouvelle" politique économique sans résister, comme s'il n'existait pas d'alternative […] ? Quel est le lien entre la globalisation néolibérale et la guerre ? À quoi ressemble une alternative à ce système ? » (p. 270)

Maria Mies et ses amis décident donc de réunir, de traduire et de publier toutes les informations qui leur parvenaient du monde entier. Ils organisaient aussi de temps en temps des rencontres sur certains sujets. Le nombre de participants surprend toujours Maria, car elle constate une dépolitisation générale.

L'opposition à la globalisation néolibérale aboutit en 2000 à la création de l'association ATTAC, nouveau mouvement social international.

> « ATTAC offrait au mouvement anti-globalisation mondial une adresse et une structure fixes. Mais un premier communiqué revenait en grande partie sur le radicalisme de la protestation dont j'avais été le témoin dans les mouvements des autres pays. » (p. 273)

En dépit de ce différend idéologique, Maria et son groupe adhèrent à ATTAC où elle contribue à la création d'un groupe féministe.

> « Pourquoi, chaque fois que s'engage un nouveau mouvement auquel participe de nombreuses femmes, doit-on toujours attirer l'attention sur leurs problèmes par une sorte de coup d'État ? Pourquoi les hommes refusent-ils toujours de comprendre qu'il existe un lien entre les hommes, les femmes et les autres problèmes sociaux ? […] Si j'ai participé à la fondation d'ATTAC Féministe, ce n'est pas sans espérer que nous pourrions transmettre à la jeune génération notre critique féministe de la société patriarcale et l'élaborer davantage dans le contexte du mouvement anti-globalisation.. Mais il n'a malheureusement pas fallu longtemps avant que mes espoirs ne se brisent, non seulement parce que le sujet des femmes posait problème à la coordination d'ATTAC, mais également parce que les jeunes femmes trouvaient que d'autres questions étaient plus intéressantes que l'analyse du patriarcat capitaliste. » (p. 274)

Les militants anti-globalisation organisent également des manifestations au Forum Économique Mondial de Davos tous les ans au mois de janvier. Mais il apparaît rapidement absurde de suivre les dirigeants économiques chaque fois qu'ils se réunissent

et plus intéressant de créer des Forums sociaux, tels celui de Porto Alègre au Brésil en 2001, dont le slogan est « Un autre monde est possible ! ».

Ce sera aussi le sujet d'un livre édité sous la direction de Maria Mies intitulé *There is an Alternative, Subsistence and Worldwide Resistance to Corporate Globalization* (Zed Books, 2001). Il contient des essais de Farida Akhter, de Veronika Bennholt-Thomsen, de Silvia Federici, entre autres. Au « There Is No Alternative » [TINA : *il n'y a pas d'alternative*] lancé par Margaret Thatcher et repris par tous les politiciens, les écoféministes de l'École de Bielefeld opposent « la subsistance est l'alternative » [*Subsistence Is The Alternative* : SITA].

Certains à ATTAC pensaient pouvoir « humaniser » la globalisation. Mais il y avait également des problèmes structuraux qui gênaient Maria Mies, par exemple :

> « Le manque de transparence dans les décisions prises au sujet de problèmes importants et le fait qu'à nouveau émergeait un groupe de dirigeants qui décidait des actions et contrôlait le travail de presse, choisissait les groupes de travail qu'ATTAC acceptait et – enfin et surtout – décidaient de la répartition de l'argent. Tout cela me rappelait la structure d'un parti |...] Je décidai de ne plus participer à ces grands évènements de masse. Je voulais au contraire poursuivre la lutte au niveau local, comme je l'avais toujours fait. » (p. 276)

« Le monde n'est pas une marchandise ! » disait le slogan, cela n'a pas empêché la ratification des accords du GATS (services) qui ont des conséquences drastiques sur la vie des femmes en particulier, majoritaires dans les services.

L'intégration des femmes dans l'économie globalisée les désavantage et Maria voit remonter d'innombrables rapports sur la violence contre les femmes et la prostitution et en conclut que dans certains pays (la Thaïlande, par exemple) :

> « La prostitution est donc la dernière étape de ce que le gouvernement, les Nations Unies et la Banque Mondiale nomment *développement*. » (p. 280)

En 2003, les négociations sur le GATS (General Agreement on Trade and Services) et la privatisation relancent le problème du travail des femmes dans l'économie globalisée. Les « services » sont des activités que le libre marché considère comme des

marchandises, alors que la plupart d'entre elles ont toujours été administrées par l'État, et sont le plus souvent assurées par des femmes qui ont tout à craindre des accords du GATS.

En mai 2003, Feminist ATTAC organise une conférence sur le GATS à Cologne. Plus de 500 personnes y assistent, venues du monde entier pour exposer les conséquences de ces accords dans leurs pays respectifs. Les conclusions de cette conférence donnent naissance à :

> « de nombreuses activités nouvelles contre la privatisation du secteur des services : l'eau, le système de santé, l'éducation, la fourniture d'énergie et contre la transformation totale de la vie en marchandise. Mais après cette conférence, j'étais épuisée. Je commençais à me demander si l'organisation de ces grands évènements avait encore un sens. » (p. 284-285)

Pourtant, à la lutte contre les privations s'ajoute la prise de conscience du risque de guerre, la guerre étant seule capable de maintenir le système économique dans la durée.

> « Le lien entre l'économie et la globalisation de la guerre devint particulièrement évident après le 11 septembre 2001 lorsque George Bush Jr. Déclara d'abord la guerre au terrorisme – puis à l'Islam – au motif qu'il représentait la plus grande menace contre l'humanité. » (p. 285)

Pendant quelques années, Maria réunit des matériaux susceptibles de prouver ce lien et rédige un livre (un chapitre est rédigé par Claudia von Werlhof), intitulé *Krieg ohne Grenzen* (guerre sans frontière), toujours en vente chez l'éditeur allemand PapyRossa, il n'a jamais été traduit.

> « Il devenait extrêmement évident que le monde avait renoncé à "la règle du droit" et était retombé dans "la loi du plus fort" absolue dont nous pensions avoir triomphé il y a longtemps et qui se caractérise par le règne brutal et manifeste de la violence et du despotisme des économiquement puissants sur les faibles […] Ce qui me dérangeait le plus dans ces "nouvelles guerres" – à tel point que j'en perdais mon optimisme habituel – était de comprendre qu'elles ne consistaient pas seulement à prendre le contrôle de nouvelles ressources, tel le pétrole, mais que l'Occident s'était prétendument engagé dans une guerre contre le terrorisme qui visait en réalité à détruire la capacité même de ces sociétés à être autosuffisantes et autonomes. On les forçait littéralement à s'ouvrir au "libre marché" et aux multinationales américaines et européennes. » (p. 286)

La rédaction de ce livre, les conférences qu'elle donne à son sujet, épuisent et démoralisent Maria Mies car il lui devient de plus en plus difficile d'offrir à ses auditeurs des solutions alternatives plausibles et désirables.

***

Ainsi, au début des années 2000, Maria Mies est à la recherche d'une nouvelle vision.

> « Peut-être suis-je optimiste en général parce que, lorsque j'étais enfant, j'ai découvert que l'on n'a pas vraiment besoin de posséder beaucoup de "choses" pour mener une vie heureuse. Peut-être mon optimisme vient-il de tous mes bons amis dans le Sud dont les conditions matérielles de vie sont bien pires que la mienne et qui ne perdent pourtant pas espoir, mais prennent des forces pour sortir et agir lorsqu'ils apprennent qu'une autre catastrophe est imminente, ou lorsque la brutalité des alliances entre les multinationales et le gouvernement devient insupportable [...] De nombreuses personnes sont désemparées et n'arrivent pas à concevoir une nouvelle perspective d'avenir. » (p. 289)

Ce qui, selon Maria Mies, occulte des perspectives d'avenir alternatives est « *la religion du capital* » :

> « cette non vision à laquelle il faut obéir comme s'il s'agissait d'une nécessité pratique, comme la loi de la gravité. *There Is No Alternative*. TINA. » (p. 290)

La religion du capital, dont la devise est *credo quia absurdum* [*je crois parce que c'est absurde*], exige des sacrifices dont les principales victimes sont la démocratie, l'environnement, la santé des populations, les droits du travail et les droits sociaux. Les inégalités s'approfondissent, de manière encore plus dramatique dans le Tiers-Monde, où la survie même des populations est menacée.

Pour qu'une vision alternative puisse émerger, il faut d'abord que de nombreux pays cessent d'adhérer au *credo* du capital globalisé. Ce revirement, selon Maria Mies, peut avoir lieu dans la rue, dans des manifestations contre les puissances globalisées. Vingt ans plus tard, nous pouvons à notre tour douter de l'efficacité de ces démonstrations de mécontentement.

L'espoir de Maria Mies repose sur la constatation que, dans le monde entier, les gens exigent de reprendre le contrôle économique et politique de leurs conditions de vie immédiates.

Cela ne peut se faire que dans de petites unités politiques au sein desquelles tout le monde peut participer à l'organisation des affaires communes.

***

Une fois retraitée, Maria Mies continue à faire des conférences sur la globalisation, la subsistance et a guerre. Elle publie beaucoup, elle est très occupée. Elle est aussi très fatiguée et frustrée de ne plus avoir assez d'énergie pour s'engager dans son propre projet de subsistance dans le village de naissance de sa mère où elle loue un petit appartement à sa cousine avec un jardin et où elle se réfugie pour échapper à la ville.

> « Ce jardin est devenu pour moi une source permanente de joie, de détente, de paix et de plaisir sensoriel de la vie. En outre, grâce au jardinage, j'ai acquis une nouvelle compréhension de ce que la *subsistance* signifie vraiment [...] Mon environnement immédiat me fournissait tout ce dont j'avais besoin pour vivre. » (p. 294)

Elle tire de ce jardin une liste de six leçons. Mais la tension entre l'ici et l'ailleurs subsiste. En parlant des femmes qui sont restées au village toute leur vie, elle dit :

> « Ce que je trouve de plus admirable, est qu'elles soient restées dans leurs villages et leurs communautés afin d'y lutter pour de meilleures

> conditions de vie. Mais moi, je suis allée dans le monde. Je ne crois pas que j'aurais été capable de faire ce que ces femmes ont fait. Je n'aurais pas tenu le coup […] un village n'est pas fait que de bons rapports de voisinage, car il est aussi le lieu d'un impitoyable contrôle social, particulièrement en ce qui concerne les femmes. » (p. 297)

En 2007, elle apprend qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer avec laquelle elle vivra encore seize ans, jusqu'à sa mort en mai 2023.

***

J'ai découvert Maria Mies en travaillant sur *La subsistance, une perspective écoféministe* avec les éditions de La Lenteur, ce qui a été pour moi une (très tardive) révélation.

Depuis, j'ai lu (en anglais car seul *Ecoféminisme* était traduit en français) tous les ouvrages de Maria Mies que j'ai trouvés, dont le présent ouvrage qui constitue à mes yeux une précieuse introduction à son œuvre et une vraie « rencontre » avec son auteure.

J'y ai appris qu'on ne naît pas écoféministe, ni féministe d'ailleurs, et que le chemin vers la compréhension est long et parfois sinueux (ce que mon expérience personnelle confirme) et aussi que rien n'est jamais acquis définitivement, que rien n'est jamais fini et qu'il est important que des luttes passées soient accessibles aux générations futures qui peuvent peut-être y puiser de l'inspiration.

**Annie Gouilleux**, janvier 2024.

Voir également :

## Maria Mies: a call to recall

*Un appel à la mémoire*

https://16beavergroup.org/maria/

(page et vidéos en anglais)

Maria Mies en 2011

Textes de et sur Maria Mies disponibles sur le blog :

**Et vous n'avez encore rien vu…**

*Critique de la science et du scientisme ordinaire*

< https://sniadecki.wordpress.com/tag/maria-mies/ >